

taines choses à écrire, et, bien que j'aie pris quatre leçons d'écriture par semaine, dans ma jeunesse, au prix de...

—Je regrette de vous refuser ; mais il m'est impossible de répondre à vos désirs, mon cher Roberts, répliqua Brown quelque peu embarrassé : les Régulateurs de Fourche-la-Fave doivent se réunir demain chez Barill.

—Je croyais que l'assemblée aurait lieu chez Smith.

—Non ; Rowson a interpellé Smith à ce sujet, et ce dernier a fini par se laisser persuader qu'il commettrait un péché en recevant dans sa maison les Régulateurs ; telle est la cause pour laquelle il s'est retiré de notre association, ajouta Brown en souriant. Cela ne change, du reste, rien à nos dispositions ; car la demeure de Barill est à peu près située au centre de toutes nos habitations. Notre ami est, du reste, un partisan fort zélé et fort ardent de notre cause.

—N'êtes-vous pas encore sur les traces des assassins de Heathcott ?

—Pas encore jusqu'ici. D'abord les soupçons s'étaient portés sur moi seul. Je devais être arrêté peu de jours après l'assassinat d'Alapaha ; je ne l'ai pas été parce qu'on n'avait pas de preuves contre moi ; par bonheur j'étais en position de prouver, par le témoignage de Hoswell, qui m'avait accompagné ce jour-là pendant une bonne partie de la matinée, que je ne portais pas des bottes, mais bien des mocassins, quoique néanmoins j'eusse en ma possession et même dans mon bagage des bottes dont les traces ressemblaient parfaitement aux empreintes laissées sur le terrain. Quand j'ai fait valoir cette défense, tous les soupçons ont cessé ; car la seule paire de bottes dont les semelles s'adaptent aux empreintes et découverte parmi tous les habitants du voisinage est celle de Rowson, et naturellement personne n'irait accuser le prédicateur de l'assassinat qui a été commis.

Roberts leva les yeux avec surprise.

—Eh ! fit-il, il se pourrait bien que ce malheureux Heathcott eût provoqué Rowson, car il ne pouvait souffrir le prédicateur.

—Malheureusement, continua Brown, il a plu presque tous les matins de ce printemps, et toutes les traces se sont presque effacées. Personne n'a pu dire à qui appartenait le petit couteau trouvé, près du cadavre.

—Vous saviez que c'était un canif ? objecta Roberts.

—Nous n'avons pourtant pas renoncé à tout espoir de succès, et nous avons déployé la plus grande activité, tout en ayant l'air de ne rien faire. Tout ce que je peux dire, c'est que les soupçons sont tombés sur des personnes qu'on n'aurait pas crues capables de crimes pareils.

—Qu'est devenu l'homme que vous avez trouvé avec les chevaux inconnus ?

—Ce Johnson, fit Cook ; on m'a dit qu'on l'avait vu hier par ici ; mais séjourne-t-il dans le pays ou n'a-t-il fait que passer ? c'est ce que je ne saurais vous dire.

—Écoutez-moi, Brown : vous me ferez au moins le plaisir de m'accompagner jusqu'à la ferme, dit Roberts. Quand partez-vous ?

—Dans une demi-heure environ. J'avais l'intention de passer la nuit chez Wilson.

—Très-bien ! Alors vous irez chez Atkins demain matin, et je vous prierai de lui dire de rester chez lui lundi prochain. J'irai le voir avec Rowson pour m'entendre au sujet de sa ferme. Puis-je compter sur votre obligeance ?

Brown promit de ne pas oublier la commission.

Roberts, revêtissant alors ses propres habits, qui étaient tout à fait secs et bien brossés, monta à cheval et regagna son logis en compagnie de Mullins.

CHAPITRE XVI

ROWSON ET ROBERTS—LE CONTRAT DE MARIAGE— RETOUR D'ASSOWAUM—

Trois semaines se sont écoulées depuis la soirée où Brown s'est arraché aux baisers de Marion. Il a promis solennellement de ne plus la revoir ; il a tenu parole.

Mais pour lui quelles souffrances cruelles et incessantes,

Que de fois sur le point de se laisser entraîner, il eut à combattre ses propres sentiments ! C'était une lutte de tous les jours et dont seul il connaissait l'opiniâtreté. Sa figure avait pâli, ses yeux eux avaient perdu leur éclat et leur vivacité. Quel attrait désormais auraient pour lui des lieux où la première femme qu'il eût jamais aimée allait devenir la femme d'un autre ? Pourquoi séjourner plus longtemps dans ce pays où tout son bonheur était enseveli ?

—Mais les soupçons pesaient sur lui ; certainement, Marion le savait bien innocent du crime dont la malveillance l'accusait ; mais l'honneur de Brown ne lui faisait-il pas un devoir de faire briller la vérité aux yeux de l'Arkansas tout entier ? "Brown, supposait-on, a tué Heathcott loyalement et de bonne guerre ; sa conduite est justifiée par les circonstances."

Le neveu de Harper mettrait donc tout en œuvre pour découvrir et faire punir le meurtrier ; la pauvre indienne serait aussi vengée. Alors plus d'obstacles, il s'éloignerait pour toujours d'un pays où il n'avait connu que peines et déceptions.

Pauvre Marion, ton cœur est donc fermé à l'amour de celui qui t'aime si tendrement ! Le bonheur ne serait-il pas avec Brown ? Mais il faudrait à la noble jeune fille briser l'âme de son fiancée ! Et Rowson ne lui a-t-il pas hier encore murmuré tout bas : "Votre visage et vos yeux éclairaient mon âme comme le rayon du soleil ; votre amour est ma vie..."

Hélas ! Dans les ténèbres de la nuit, loin des regards de sa famille, Marion verse un torrent de larmes ! Que souffre-t-elle donc ? Personne ne le sait. Mais Marion remplit un devoir ; voilà sa consolation ; voilà le secret de cette gaité qu'elle retrouve au lendemain, tempérée par une gravité singulière.

Elle court vers Mistress Roberts :

—Ma mère, lui dit-elle non point avec des larmes ni des soupirs, mais avec assurance et fermeté, vous avez choisi monsieur Rowson pour être mon époux ; je suis prêt à l'épouser.

Sa mère l'embrassa avec bonheur.

—Puissiez-vous, mon enfant, lui répondit son père en la baisant au front, ne jamais vous repentir du choix que vous avez fait !

Rowson, qui avait accepté l'hospitalité sous le toit de sa fiancée, partit une fois encore, mais tout rayonnant de joie, pour aller passer quelques jours à Memphis. On attendait son retour à toute heure.

Quinze jours après la lugubre soirée où Alapaha était tombée sous les coups d'un lâche agresseur, une activité extraordinaire régnait à la ferme de Roberts. La jolie fille du fermier tenant une petite corbeille sous le bras distribuait la nourriture que les poules et les canards attendaient avec impatience. La femme de Roberts était tranquillement assise devant la porte, lorsque Marion pousse un léger cri.

—Qu'as-tu donc, ma fille ?

Mais en se retournant, elle aperçut Rowson saluant affectueusement de la main la jeune fille et lui souriant avec douceur.

—Je suis bien contente de vous voir revenir parmi nous, monsieur Rowson, fit mistress Roberts.

—La charmante Marion pense-t-elle comme vous ? Et Rowson imprima un baiser sur le front de la jeune fille.

—Je suis charmé de vous voir bien portant et l'air gai, dit Marion. Vous savez que vous êtes toujours le bien-venu dans notre maison.

—Dans votre cœur, le suis-je aussi !

La jeune fille se prit à trembler et ne répondit pas un seul mot.

—Marion, continua le prédicateur, le ciel a béni mes efforts. J'ai maintenant une somme suffisante pour monter une maison confortable qui m'appartiendra. Voulez-vous devenir ma femme ?

—Oui, dit la mère de Marion avec attendrissement.

Marion ne pouvait proférer une syllabe.

—Elle vous aime, ajouta la mère, elle me l'a avoué.

—Hallo ! Rowson, vous voilà donc ! s'écria le vieux Roberts,